

La vie en torpilleur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 184

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285459>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

visoire (*) et pour sa sûreté personnelle, que l'assemblée ne changeait rien à la Constitution. Après la lecture de ces nouvelles, le général leur a fait renouveler le serment, savoir d'être fidèle à la Nation, à la loi et au roi et de maintenir la nouvelle constitution de tout leur pouvoir. Ce qu'ils ont fait faire partout, à cause que la déchéance du roi avait causé un mécontentement dans presque toutes les troupes de ligne et la plus grande partie des Français.

Le parti de Rengguer se réveille, aujourd'hui 19 août 1792. Je viens de parler au maire de Lajoux, lequel dit que ces jours passés Rengguer est arrivé au Noirmont avec une troupe de monde rassemblé de l'autre côté du Doubs, qui ont quelques pièces de canon. Presque toute la paroisse du Noirmont est de son parti; le curé principalement (**). Ceux-là l'accompagneront sûrement dans l'expédition qu'il prémédite. Ils ont déjà été à Saignelégier pour surprendre le châtelain et le curé, lesquels ont été avertis par sous main de se sauver, ce qu'ils ont fait. Lors donc que cette troupe a été à Saignelégier, elle s'est portée chez le châtelain. Ne trouvant que les domestiques, entre autre celui de Mgr, ils lui ont dit : « Où est ton bougre de Jeanfoudre de maître ? Nous le voulons. Va lui dire de venir nous parler » Le domestique répondit « mon maître ne s'appelle pas comme ça ». Ils l'ont menacé de le tuer s'il ne le trouvait pas, ou s'il ne leur disait pas où était le châtelain, son maître. Celui-ci faisant semblant d'aller lui dire de descen-

(*) C'étaient Reubel, avocat procureur syndic et Lavie. Voici ce que rapporte à ce sujet Dom Moreau, dans ses mémoires. « A quatre heures après midi, toutes les troupes de Delémont, et des détachements des nationaux de Lanfon et des Rangiers, du régiment de Guyenne à Soyhières, Courroux, Develier, Courtételle, avec la musique et les deux drapeaux déployés, se sont rassemblés à la cour du château en présence des deux dits commissaires. On leur a lu les décrets que, le roi, ayant abdiqué en attendant ses pouvoirs exécutifs, il était provisoirement suspendu de ses fonctions, jusqu'à la convocation d'une Convention nationale. Sur ce, la troupe a prêté un nouveau serment d'être fidèle à la nation et à la loi. »

« On a observé que le général de Ferrière, commandant des troupes d'occupation, avait les larmes aux yeux. » Cette lecture se fit le 16 août 1792.

La veille le général de Ferrière avait annoncé, qu'en suite des événements de Paris, l'Evêché serait occupé par 20.000 hommes dont le quartier général serait à Porrentruy. On avait donné l'ordre de préparer des logements à St Braix pour 700 nationaux du Bas-Rhin, qui y arrivèrent le 18 août.

[**] Le trop fameux Copin.

l'homme que l'autre admirait le plus. Riancey admirait la vie si héroïquement résignée du pauvre malade, belle vie de victime qui, de plein gré, accepte l'immolation; Yvan exaltait le désintéressement de son ami qui, dédaigneux de la grande fortune et des honneurs, avait abandonné une clientèle lucrative pour se livrer aux hautes études, et dévouer son savoir et son cœur aux pèlerins pauvres venant à Lourdes.

Alba et Yvan continuaient à causer tendrement. Autant qu'ils pouvaient l'être en ce moment, ils étaient heureux; heureux de la rencontre inespérée, là, dans la grotte de Lourdes, aux pieds mêmes de la Vierge Marie. Alors, malgré leurs mutuelles promesses de constante et profonde amitié, pourquoi une inquiétude grandissante les étreignait-elle plus étroitement, à mesure que les heures s'ajoutaient aux heures, et que s'approchait la fin du jour? une inquiétude qu'ils n'osaient pas s'avouer, mais dont ils savaient trop bien la cause et le nom.

(La suite prochainement.)

dre, s'est évadé par une porte de derrière. Quand ils ont vu que personne ne revenait, ils ont forcé les caves, ont bu et mangé tout ce qu'ils trouvaient, emportant ce qu'ils n'avaient pu manger. De là ils se sont fait conduire chez le curé qu'ils n'ont pas trouvé.

(A suivre).

LA VIE EN TORPILLEUR

Un lieutenant français donne ces intéressants détails sous le titre qu'on vient de lire :

Les torpilleurs sont des bateaux fatiguant beaucoup au tantage, par mer dure, et les pièces de machine plus que tout le reste; les dénivellements sont d'abord insensibles; puis elles s'augmentent; les arbres ne sont plus très droits; mille avaries menacent de se produire; et l'on finit toujours par là.

Même après les avoir transformés, même après leur avoir ajouté du poids, on ne peut pas dire de ces bateaux qu'ils soient sûrs à certaines allures: en particulier, ils sont dangereux à celle du vent arrière par grosse mer. On peut se trotter obligé, en pareil cas, de ralentir et même de stopper. De même, dès qu'il y a de la brise, il n'est plus du tout possible de gouverner en arrière.

La vie à bord est des plus pénibles. Le commandant mange, couche, dort, travaille dans le même local, où l'on a prévu deux officiers, et où il n'y a pas même place pour un.

Sans doute, on peut y vivre: on peut vivre partout. Mais il ne s'agit pas du bien-être personnel: c'est du bien du service qu'il est question. En temps de guerre, l'on serait deux, et il faudrait l'être: si l'on passait des nuits à la mer, il ne serait pas possible de prendre aucun repos dans cette chambre. On n'y a même pas pourvu aux nécessités les plus urgentes. Aussi bien, dès qu'on a du fort roulis ou du tantage, on ne peut plus vivre que sur le pont; en bas il est inutile de vouloir rien faire, ni lire, ni écrire, ni manger. Il serait très important qu'on ne l'oubliait pas à l'avenir, et que l'on pensât un peu que, pour être marin, on n'en est pas plus ni toujours à l'épreuve de la mer: Nelson en personne avait le cœur sensible. Les hommes ne méritent pas moins d'égards. Les seconds-maitres sont surtout à plaindre: ils vivent dans une espèce de boîte à deux couchettes, qui n'ont pas au delà d'un mètre et demi de long, la taille d'un enfant; logés au dessus de l'hélice, ils sont serrés entre des murs où suinte une perpétuelle humidité; et l'on ne sait comment ils respirent dans cette prison.

Le poste des hommes, à bord d'un torpilleur, n'est pas une salle à danser, ni un lieu de plaisance. Les hommes y séjournent le moins possible. Ils n'y sont que trop forcés. L'hiver et en automne, quand le temps est mauvais.

Beaucoup d'épicuriens et de sybarites, trop amis de leur aises, auraient avantage à passer quelques mois dans le poste des torpilleurs: ils y feraient, à tout le moins, une cure de bonne volonté. Sous le kiosque de navigation, où se tient l'homme de barre on descend par une échelle en fer, raide, verticale, noire, dans un puits. Au pied de l'échelle c'est le poste.

Il occupe cinq ou six mètres de la coque

sous le pont. Il s'offre à la vue sous l'espèce d'un long boyau qui va en se rétrécissant vers l'avant. Les parois sont voûtées en berceau. Tout est peint à l'enduit blanc, presque toujours sale et noirâtre à cause de la fumée, de l'air humide et de la vie en commun. Au pied de l'échelle et à gauche, la cuisine, ou plutôt ce qui en tient lieu: une sorte de fourneau qui se prolonge sur le pont par un tuyau: il sert à la fois de bassine et de poêle; le poste ne dispose pas d'un autre moyen de chauffage pendant l'hiver. C'est pourquoi dans la saison froide, on laisse le feu allumé le plus longtemps possible, et les hommes vont se chauffer à l'entour, comme au bivac. En revanche, l'été, la nécessité seule de préparer le repas répand une chaleur insupportable.

Suspendus ou rangés sur le plancher, quelques ustensiles prévus par le règlement, et quelques autres, acquis sur les économies de l'équipage. Une grande marmite pour la soupe, une gamelle, une haute cafetière pansue, deux ou trois plats en étain; tout ce métal, aussi propre qu'il est possible, est de couleur terne, blafarde: rien ne luit. Pour essuyer les plats, de l'étoffe blonde faite avec des brins de cordage. Dans un coin, quelques briquettes de charbon; tout près, n'importe où, dans une boîte en bois, des carottes, des pommes de terre, des légumes. De chaque côté du poste sont rangés les caissons des hommes, espèce de coffres à couvercles, où chacun enferme son sac et serre ses effets.

Il est cinq heures. Le moment est venu de dîner. Le cuisinier leur a préparé le repas ordinaire: une soupe aux choux, du bœuf bouilli ou un ragoût aux pommes. L'homme de la *comission* partage les parts dans les grandes gamelles et les distribue à chaque matelot. Jamais de contestation, ou du moins elle est bien rare. Le quartier-maître cambusier apporte de la cambuse, placée à l'arrière, du vin dans une gamelle pleine: ils la préfèrent au bidon; chaque homme y puise avec son quart plus aisément.

Les voilà pourvus. Ils se mettent à manger. Rien où se trahissent mieux les caractères, les origines, les habitudes, tout le passé de chaque homme, qui lui est propre, et inconnu aux autres. Les uns sont correctement assis, les autres à cheval sur le banc ou accroupis sur les talons; chacun se tenant à sa guise. La chambre est si petite, ils ont si peu d'espace qu'ils ne peuvent pas facilement former des groupes. Ils y arrivent pourtant, et la parole au moins les rapproche. Là, comme ailleurs, mettez vingt homme ensemble: la sympathie les réunit ou les oppose les uns aux autres par petits partis.

Le poste peu à peu s'emplit de causeries et de discussions. Toutes ces voix sont jeunes, encore que rudes et souvent éraillées; mais la jeunesse se révèle à un certain ton vif qui est celui de la gaieté. Du reste, c'est le moment heureux de la journée. Pour être mieux chez eux, ils ferment les portes qui donnent accès au pont. Ils sont ainsi dans une petite salle tiède, où ils se pressent; et, à la longue, l'habitude aidant, ils ont un semblant de chez soi.

La fourchette piquée dans l'assiette en fer-blanc, son quart de vin de côté, chaque homme se sert de son grand couteau d'armement, à une lame, retenu par un cordon passé autour du col, ou à la ceinture. Quelques-uns préfèrent manger le morceau sur

le pouce ; et tous, pour assaisonner le mets, demandent leur gros sel au cuisinier, et l'écrasent sur le banc, devant eux, ou entre les jambes.

La soupe, en général se mange en dernier lieu ; c'est un trait particulier aux matelots. Ils gardent pour la fin ce qu'ils aiment le plus, et qui a le plus d'étoffe pour leurs appétits robustes. Tandis qu'ils sont tous à manger leur premier plat, l'un d'eux, d'une mine solennelle retardant son propre repas, découpe de larges tranches de pain, et les amasse en grand nombre : d'où lui vient cet air sérieux, d'officiant ? C'est qu'il trempe la soupe. C'est lui qui la servira, à mesure qu'on lui tendra les assiettes, armé de sa large louche, vraie cuiller à pot, celle-là, et qui sent la campagne, non la marmite étroite des villes. Rien ne se perd de la soupe : chaque assiette est torchée avec le pain, et quand l'étaupe y passe ensuite, il ne lui reste pas grand'chose à essayer. Lui pourtant, qui l'a trempée, reçoit des compliments lorsque la soupe est bonne.

Incidents de la journée, les manœuvres, le temps, l'endroit où l'on mouille : voilà les causeries. Ceux qui ne s'aiment point se mesurent de quelques paroles, assez rares. Là, ils sont libres. Ils font du bruit. Souvent, de l'arrière, le commandant les entend crier, rire ; le bruissement des voix lui parvient, et il sait quand ils sont contents. Après un bon dîner, ils chantent. Le musicien de la bande prend un mauvais accordéon, et joue tous les airs de binou, et toutes les romances qu'il sait. Il ne se lasse pas et n'arrive pas à lasser les autres.

Il y a aussi le beau chanteur, en général un mécanicien, qui entonne le couplet sentimental ; tous reprennent le refrain, et souvent, ce fredon qui sent la ville lointaine, fait un singulier effet sur ces lèvres honnêtes.

Cependant le repas a pris fin. On ramasse les plats. On met le poste en ordre : on vielle à ce que tout soit propre. La plupart fument la pipe. Les propos perdent de leur entrain. Les hommes qui ont des permissions se chargent pour aller à terre ; ils ont bientôt fait. Et ceux qui ne sont pas de quart crochent leur hamac, pour enfin dormir.

La nuit. Le factionnaire est sur le pont... Un fanal, suspendu au haut de l'échelle, éclaire vaguement l'entrée du poste. Tout le fond est plongé dans l'obscurité. Quel calme là-dessous !... Je me rappelle les fermes dans la lande, quand la lumière est éteinte et qu'il pleut.

Une odeur forte d'étable humaine, l'atmosphère pesante des salles d'escrime. Les hamacs sont crochés à de bouts de chaîne, qui pendent du plafond à travers le poste. Les hommes dorment, de quel profond sommeil ! Les ronflements sonores roulent en mesure. Les large respirations se soulèvent, rythmiques et assuées comme le souffle des machines. Sous les deux couvertures qui garnissent le matelas, les hommes allongés sont pareils à des momies ; la tête sort seule du long fuseau suspendu. La bouche ouverte, le front levé les matelots dorment, comme des grands enfants.

Pas d'autre bruit que l'eau, le léger clapotis de l'eau contre la coque, ou de la pluie sur le pont. Un murmure de vent se glisse par les portes... La nuit, le sommeil et la mer.

Poignée de recettes

Culture sans terre. — On sait que les fleurs vivent et se comportent parfaitement dans la mousse et que, même dans cette mousse, des arbres fruitiers vivent et donnent leurs fruits, exactement comme s'ils étaient plantés en plein jardin.

Si extraordinaire que le fait puisse paraître à première vue, il n'y a dans ce mode de culture qu'une imitation des exemples fréquents que nous donne la nature. C'est surtout depuis 1876 qu'on s'occupe de la culture dans la mousse, qui nous permet d'avoir dans les appartements, sur nos fenêtres, des corbeilles légères facilement transportables, toujours propres, et dans lesquelles nous pouvons planter des giroflées, des pensées, des pâquerettes, des jolies, etc. ; des plantes grimpantes ; les plantes condimentaires servant à la cuisine, comme cerfeuil et persil frisé ; des pieds de fraisiers qui se chargeront de fruits et enfin, sur les balcons, des arbres fruitiers que vous pourrez plus tard placer sur la table.

Deux sortes de mousse sont employées en pareil cas. *L'hypnum abietinum* et *le sphagnum palustre*.

Les cure-dents. — Le cure-dents en métal est toujours dangereux ; il fait éclater l'émail et détermine des caries.

Le cure-dent en plume vaut mieux ; mais sa trop grande flexibilité le rend souvent impuissant. Employez des cure-dents en bois ; on en fait avec du bois d'oranger ou de citronnier, qui sont absolument délicieux.

Le carbure de calcium contre le phylloxera. — La Revue du syndicat départemental du Puy-de-Dôme donne l'information suivante :

M. Vassilière, professeur départemental de la Gironde, a obtenu depuis trois ans de très bons résultats de l'emploi du carbure de calcium contre le phylloxera. Il est dès maintenant établi que ce produit est préférable au sulfure de carbone, car son efficacité contre l'insecte est plus certaine et son maniement n'offre aucun danger. On peut, en outre, l'employer à n'importe quelle époque de l'année, et son prix est de beaucoup inférieur à celui du sulfure.

Ce n'est pas du carbure pur que l'on emploie, mais seulement les résidus de la fabrication du carbure qui se vendent, sous forme de petits grains, au prix de 10 francs les 100 kilos. On en met environ 500 kilos par hectare, en les déposant dans le sol, au fond de trous de 0 m, 20 de profondeur, faits avec un pieu quelconque. La dose à verser dans chaque trou est réglée par une petite mesurette. Ainsi enterré, ce résidu de carbure dégage des vapeurs d'hydrogène phosphoré qui tuent le phylloxera, et en même temps des vapeurs ammoniacales qui fertilisent le sol.

Ce nouveau mode de traitement se généralise dans la région et ne tardera sans doute pas à remplacer complètement partout ailleurs le sulfure de carbone.

La Société Acétylène-Porrentruy, offre de se résidu à bon prix.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

C'était bin fay ! In aivare paysain de C. était allay in djudi à mairtchie de Porraintru. Ay iayvay djé à moins dous mois qu'ay l'éfait malaitte ay peu qu'ay l'airait consultay in médecin, si le médecin ne côtay ran. Ci djo li ay rencontré par hasard le Docteur D. qu'ay cognéchay bin. Ay se musé : Aitends, i veu y'demainday çò qu'ay me faray pare po me revoiri, ay ne veut ran me demainday. Le docteur prou malin, voyé le truc ay peu dié en ci paysain : Ay fà in pô vois çò qu'ay vòs manque : Voyons ! Franmay les œuies, ay peu tirie lai langue taint que vos porait. Le paysain de franmay les œuies ay peu de tirié enne chemelle qu'an airait poû servi po enne pâle de fo. — Tchu çoli le docteur s'esquive, ay piante lison client. — Les dgens di mairtchie, en voyaint c'timbécile dain enne tâte poche-ture, paitchainnent d'in éclat de rire. Mon paysain œuvré les œuies, ne voyé pu de docteur ay peu se sàvé to-capout. Ay compragné lai leçon. Ay l'alé le mainme djo consultay in âtre médecin, I ne saipe se mientenant ay l'à revoiri. I le crais.

Stu que n'ape de bôs.

Ça et là

Enchères de montres. — Dans une récente enchère d'objets d'art et de luxe, à Paris, furent vendus :

Une montre du 17^{me} siècle, boîtier extérieur en cuir avec clous or et la boîte intérieure en cristal de roche à fr. 2501 : une montre de la même époque, la boîte en or et en agate à fr. 1720 : une montre dont la boîte représente Rebecca et Eliézer en costume Louis XIV à fr. 1520 ; une montre du 18^{me} siècle sur bague or avec brillants fr. 2250 ; une montre avec boîte double, 18^{me} siècle mouvement anglais fr. 2550 ; une montre de Lenoir, Paris, style Louis XV, fr. 1580 ; une montre, 18^{me} siècle, de Le Roy à Paris, fr. 1040.

Inutile d'ajouter que la baisse des prix ne s'est pas encore fait sentir sur ces articles !

Etat civil

PORRENTRUY

Mois de Juin 1901.

Naissances.

Du 4. Marchino Marc-Jean-Baptiste, fils de Pierre, menuisier, de Mollia, province de Novarre (Italie) et de Marthe née Bello. — Du 7. Gross Albert-Charles-Marie, fils d'Albert, journalier de Porrentruy et de Marie née Kitcher. — Du 7. Roth Marie, fille de Joseph, cultivateur de Florimont, et de Catherine née Klopfenstein. — Du 8. Voisard Joseph-François-Victor, fils de Georges, horloger de Fontenais, et de Maria née Vallat. — Du 9. Poncini Enrico-Augusto, fils de François, fonctionnaire aux douanes, de Ascona (Tessin) et de Annette née Franzoni. — Du 12. Nicol Henri-Emile, fils d'Emile, cordonnier, de Porrentruy, et de Mathilde, née Gassmann. — Du 14. Erard Robert-Emile, fils